

NEO-CULTIVATEURS ET « EFFETS PERVERS » A VONG-NAH (REGION DU NORD CAMEROUN)

Elisabeth WIBA-NDA

Chercheur en sociologie rurale à l'Institut de Recherche agricole pour le Développement (IRAD).

E-mail : wibandaelisabeth@gmail.com

Résumé

Les ressources dont dispose le monde rural font de lui l'objet de convoitise accrue de nouveaux acteurs, parmi lesquels les élites publiques et privées. Afin de maximiser leurs profits, ces derniers investissent dans l'agriculture en mettant sur pied des stratégies d'accumulation. Celles-ci produisent des effets négatifs inattendus. Cet article a donc pour objectif de déceler les effets pervers produits par les pratiques des nouveaux paysans à Vong-Nah. L'approche théorique à laquelle nous nous référons pour expliquer ces effets pervers est l'individualisme méthodologique de Raymond Boudon qui stipule que les phénomènes sociaux résultent de la combinaison des actions individuelles. Ces actions peuvent produire des effets négatifs inattendus. Pour collecter les données nous avons fait recours à l'entretien semi-directif, l'observation directe et la recherche documentaire. Il ressort de nos enquêtes que les pratiques des nouveaux paysans produisent des effets négatifs tels que la dépayannisation, la prolétarianisation des paysans, l'exploitation paysanne, le chômage paysan, la perturbation du calendrier agricole du paysan, l'insécurité alimentaire et l'affaiblissement du revenu paysan.

Mots clés : *agriculteurs en souliers vernis, « effets pervers », paysan.*

Abstract

The resources of rural world are making them an increasingly coveted target for new actors, including public and private elites. In order to maximize their profits, these actors invest in agriculture by implementing accumulation strategies. Such strategies produce unexpected negative effects. The present article therefore aims to identify the perverse effects generated by the practices of the new peasants in Vong-Nah. The theoretical framework adopted to explain these perverse effects is Raymond Boudon's methodological individualism, which posits that social phenomena result from the combination of individual actions. The principal tools used to collect data were the semi-structured interview, direct observation and documentary research. The findings of the investigation show that the practices of the new peasants produce negative effects such as depeasantisation, the proletarianisation of peasants, peasant exploitation, peasant unemployment, disruption of the peasant agricultural calendar, food insecurity and the weakening of peasant income.

Keywords: *farmers in patent-leather shoes, "perverse effects", peasant.*

Introduction

Le monde rural, de par les activités qui y sont exercées et les ressources qui en découlent, est de nos jours, un monde prisé par bon nombre d'acteurs sociaux. Les activités agricoles ne sont plus seulement l'apanage des paysans, mais aussi des bureaucrates, et de bien d'autres acteurs du secteur privé. De même que le milieu rural est recherché par les paysans, il est davantage sollicité par des bureaucrates. Le milieu rural fait l'objet de convoitise de nombreux acteurs et devient de ce fait un monde disputé. Ainsi, pour bénéficier de ses ressources, ces nouveaux acteurs déploient des stratégies d'enrichissement qui produisent des effets inattendus. L'entrée des bureaucrates dans les milieux ruraux du Nord Cameroun en général et à Vong-Nah en particulier a engendré des malaises paysans dans ces milieux. Il est donc question dans cet article de mettre à nu les « effets pervers » produits par ces nouveaux cultivateurs à Vong-Nah. Nous nous attarderons sur quelques pratiques de ces nouveaux acteurs qui mettent à mal le monde rural. Il s'agit de l'acquisition des grandes surfaces de terres, l'acquisition des manœuvres, l'introduction du troc entre intrants et produits de récoltes et la confiscation du circuit de commercialisation. Ces pratiques produisent des « effets pervers » tels que : la dépaysement, la prolétarianisation des paysans, l'exploitation paysanne, le chômage paysan, la perturbation du calendrier agricole du paysan, l'insécurité alimentaire et l'affaiblissement du revenu paysan.

Approche conceptuelle

D'emblée, il nous paraît nécessaire de clarifier les concepts néo-cultivateurs, paysans et effets pervers afin que l'on sache bien de quoi il est question et que l'on cerne la différence entre le paysan et le néo-cultivateur.

1. Néo-cultivateur

L'expression néo-cultivateur est un synonyme de l'expression « *cultivateuren souliers vernis* » de Jean Marc Ela qui renvoie selon lui « à une élite des planteurs du secteur public et privé » (1990 :184) qui prennent en main le riche potentiel agricole. Il décrit le cultivateur en souliers vernis en ces

termes : « *personnage vêtu de blanc portant des souliers vernis achetés à Londres et surveillant des travailleurs en sueurs et en guenilles* (1990 : 184).

Pour Motazé Akam, il s'agit des « *hauts fonctionnaires des sociétés d'Etat, voire de la fonction publique en terme de dépossesseurs des gens de la brousse-les paysans en accaparant toutes leurs bonnes terres* » (2009 : 131).

Dans le cadre de ce travail, nous entendons par néo-cultivateurs, les élites des secteurs publics ou privés qui investissent dans le secteur agricole.

2. Paysan

Selon Madeleine Grawitz, le paysan renvoie à « *l'homme de la campagne, celui qui travaille la terre, sans préciser son statut : fermier, journalier, etc* » (1999 : 311). D'après elle, « *Dans les régions où la propriété foncière est aux mains de la noblesse ou de la bourgeoisie des villes le terme se dévalorise. L'antagonisme ville/campagne accentue cette dépréciation et le terme « agriculteur » va remplacer celui de paysan* ».

Pour Henri Mendras, « *on naît paysan, on ne le devient pas* » et « *si on est paysan, on n'a pas d'autre métier* » (1992 : 311). En effet pour lui, être paysan est une définition totale et statique de soi, tandis que tout autre métier est un avoir que l'on a acquis et que l'on possède. Ce que le paysan possède c'est son champ. Poursuit-il : « *le métier du paysan lui est consubstantiel et il n'est pas choisi* ». Le paysan est donc une personne qui ne vit que de son champ.

Selon Motaze Akam, les paysans sont « *des individus qui ont des rapports directs avec la terre, ce sont donc les seigneurs de la terre* » (2009 : 131). On peut donc dire que le paysan est une personne vivant du travail de la terre et qui a un lien direct avec la terre.

3. « Effets pervers »

Le concept « effets pervers » est de Raymond Boudon. Il pense que : « *il y a effets pervers lorsque deux individus (ou plus) en recherchant un objectif donné engendrent un état de choses non recherché, et qui peut être indésirable du point de vue soit de chacun des deux, soit de l'un d'entre eux* ». (1977 :20). De cette pensée, il faut retenir que les actions posées par les individus peuvent à

leur tour produire des effets inattendus et ses effets peuvent s'avérer négatifs. D'où le concept effets pervers.

De l'acquisition des terres par les néo-cultivateurs à la dépayssanisation, au prolétariat et au chômage paysan.

L'acquisition des terres paysannes par les élites des secteurs publiques et privées a entraîné la dépayssanisation, le prolétariat paysan et le chômage paysan.

1. La dépayssanisation

La dépayssanisation est un processus de séparation du paysan d'avec ses moyens de production notamment la terre. Elle est la résultante directe du désir des agriculteurs en souliers vernis d'acquérir de grandes surfaces de terres afin d'accroître leurs profits au moyen de l'agriculture. Ce processus met le paysan dans une condition de « paysan sans terre ». Pourtant, le paysan se définit à partir de la terre car toute activité paysanne nécessite la terre. Partant de ce processus, le paysan perd son statut et cesse d'être Seigneur de la terre car remplacé par de nouveaux possesseurs terriens que sont les agriculteurs en souliers vernis. C'est dans la même lancée que Motazé affirme que : « *l'Etat, partant de ses sociétés et hauts fonctionnaires et dans ses procès d'expropriation foncière [...] supprime radicalement les planteurs des zones rurales concernées, il devient un Etat planteur qui dépayssanise le seigneur de la terre en le transformant en manœuvre sur son propre sol* » (2009 :130). Par conséquent, un paysan sans terre ne serait plus qu'un chômeur ou un prolétaire dans un contexte où le prolétaire ne possède que sa force de travail à vendre au capitaliste. C'est dans ce sens que Motaze Akam continue en disant que « *les procès d'expropriation foncière de fixation de bas salaires aux paysans-ouvriers et manœuvres, des migrations des petits travailleurs ne sont que les trajectoires de prolétariations* » (2009 :131). La dépayssanisation a donc ainsi favorisée la marche du paysan vers le prolétariat.

2. La prolétarianisation paysanne

La prolétarianisation est un processus qui consiste à rendre quelqu'un prolétaire. Le prolétariat est selon Karl Marx, « *la classe sociale opposée à la classe capitaliste* ». Elle est formée par les prolétaires, également désigné

couramment comme travailleur » (Maximilien 1962). Pour lui, les prolétaires sont des personnes qui ne possèdent ni le capital, ni les moyens de production et qui doivent donc, pour subvenir à leurs besoins, avoir recours au travail salarié. C'est dans ce sens qu'un enquêteur affirme qu'« *Il y a ceux qui, dans ce village, vivent seulement de job* ». (Entretien réalisé avec un paysan à Vong-Nah le 19 août 2019). Dans la même lancée, Jacques Wainsztein renchérit en disant : « le prolétariat est la classe sociale qui, pour avoir de quoi vivre, est obligé de vendre sa force de travail à la classe antagoniste qui dispose du capital et des moyens matériels de production » (2007 : 138). Marx cité par Asselain dit à propos du prolétariat que :

L'essentiel du système capitaliste réside dans la relation entre le travail, la force de travail et la relation salariale. Le mode de production capitaliste se caractérise par la division de la société en deux classes antagonistes : propriétaires de moyens de production, qui achètent la force de travail en vue de réaliser un profit par la vente des marchandises produites, et prolétaires contraints pour vivre de vendre leur force de travail. (2009 :3)

Ainsi, le paysan se trouve dans une situation où pour vivre, il doit vendre sa force de travail aux « cultivateurs en souliers vernis ». A ce sujet, Ela laisse remarquer que : « *le paysan d'hier n'est plus qu'un salarié vivant de sa force de travail* » (1990 :211). Cette situation est la conséquence directe de la dépaysement qui résulte elle-même de l'acquisition de grandes surfaces de terres par les cultivateurs en souliers vernis dans le but de générer le profit agricole. En d'autres termes, le paysan déposséder de la terre qui est son principal moyen de production, ne détient plus que sa force de travail. Dans ce contexte, il est obligé de la vendre au capitaliste pour avoir de quoi vivre. Ce processus ci-dessus présenté concourt à l'appauvrissement du paysan dans la mesure où non seulement le paysan ne peut faire ses propres champs parce que dépourvu des moyens de production mais aussi et surtout, la force de travail qu'il vend est payé à moindre coût. Un coût ne pouvant subvenir normalement à ses besoins car, « *le sous-emploi qui sévit dans les zones rurales pose un problème de rémunération agricole* » (Ela 1990 :109). D'où la pauvreté rurale et ses corollaires.

3. Le chômage paysan

Le chômage est « *la situation d'une personne qui, souhaitant travailler et ayant la capacité de le faire, se retrouve sans emploi malgré ses recherches* » (Dictionnaire la toupie, www.toupie.org Dictionnaire). Consulté le 08/10/2019. Le chômage paysan est donc la situation dans laquelle le paysan se retrouve sans travail pourtant ayant les capacités de travailler. Cette situation est la résultante de la dépaysement et de la prolétarianisation des paysans. En effet, le paysan se définit par son rapport avec la terre. La terre est pour lui, le point focal sur lequel se passent ses activités principales. Que ce soit pour la cueillette, l'élevage ou l'agriculture, le paysan recourt à la terre. Cependant le paysan dépossédé de ses terres devient semblable au prolétaire dans la mesure où il n'a plus que sa force de travail à proposer aux capitalistes. Or, à Vong-Nah le capitaliste qu'est le néo-cultivateur, après avoir acquis la terre d'un paysan ne recrute pas forcément ce paysan dans son champ. Ceci étant, le paysan sans travail est simplement réduit au chômage.

Effets pervers de la transformation des paysans en manœuvres

La transformation des paysans en manœuvre agricole a conduit non seulement à son exploitation, mais aussi à la perturbation de son calendrier agricole.

1. L'exploitation paysanne

Le salariat agricole est une stratégie adoptée par les néo-cultivateurs pour avoir en abondance la main d'œuvre pour leurs champs. Cette stratégie est source d'exploitation paysanne et constitue de ce fait un mécanisme de paupérisation paysanne. Ceci dans la mesure où, le salaire payé n'est pas équivalent à la force de travail dépensé. C'est dans la même lancée qu'Ela remarque que, pour le paysan « *la faiblesse des salaires n'est pas un fait de hasard* » (1990 :239) mais une stratégie d'exploitation. Les termes du contrat ne sont souvent pas respectés par les cultivateurs en souliers vernis. En d'autres termes, les manœuvres agricoles sont mal payés parfois même en miette et en temps non opportun. Les manœuvres travaillent beaucoup mais sont sous-payés ou encore mieux sont payés *avec des salaires de famine*. (Ela 1982 :101) C'est dans le même contexte qu'Ela laisse remarquer que : « parfois, le travail

extorqué ne coûte que la valeur de la nourriture par le biais de la famille du « patron ». Dans le « champ du chef » ou du député de la région, il arrive que ce travail ne coûte rien du tout». Poursuit-il en disant que : « *tandis que le salarié agricole perd toutes ses forces dans les champs d'autrui pour un maigre revenu, richesse et appropriation foncière sont déterminées par l'exploitation d'une main d'œuvre à bon marché qui permet la mise en valeur de surfaces de plus en plus grandes donc le produit renouvelle la capacité d'emploi de gros propriétaires* » (1982 :100). Le salariat agricole apparaît donc comme un moyen d'exploitation voire un *affameur* (Ela 1982 :109) des paysans à travers l'utilisation de la main d'œuvre paysanne presque gratuite. Raison pour laquelle, Ela mentionne que : « *le salariat agricole peut être considéré ici comme la forme la plus exacerbée de l'exploitation, car les salariés sont pris dans un engrainage, un cercle vicieux qui les mène, peu à peu, à la prolétarianisation* » (1982 :101). Les néo-cultivateurs, par l'introduction du salariat agricole contribuent tout simplement à la paupérisation paysanne. Parlant de ces derniers Ela conclut que « *ce groupe assure ainsi sa propre reproduction, alors que les paysans paupérisés ne reproduisent que leur propre paupérisation par le salariat ou par la nécessité de garder tous leurs enfants au champ* » (1982 :101).

Par ailleurs, la paie en nature est également une source d'exploitation dans la mesure où elle ne semble pas proportionnelle à la force du travail dépensée. Ceci étant, que ce soit en argent ou en nature, la rémunération du manœuvre reste dérisoire et met le paysan dans une insatisfaction. C'est dans la même pensée que Schwartz affirme que :« *quel que soit le système de rémunération pratiquée, le paysan est de toutes les manières, rarement satisfait pour ne pas dire jamais des conditions dans lesquelles il est employé. D'une manière générale, il trouve le travail de champ pénible et travail de champ disproportionnelle avec le salaire* ». Poursuit-il « *si le problème de l'employeur est celui de recrutement, celui du travailleur est le salaire* » (1967 :84). Quel que soit le mode de paie, le manœuvre est toujours sous payé et exploité. Pourtant, il consacre la grande partie de son temps dans les champs des patrons au point de délaisser son propre champ.

2. La perturbation du calendrier agricole des paysans

Une des conséquences de la transformation des paysans en manœuvres agricoles est la perturbation du calendrier agricole. On entend par là, le non-respect des itinéraires techniques des cultures en temps opportun. En effet, la mise en culture d'une graine nécessite des

étapes bien définies. Ces étapes sont entre autres le buttage, le semis, le sarclage, l'épandage des engrais, des *pesticides*, la récolte. Le respect de ces étapes est nécessaire pour la croissance et pour le rendement de la plante. Par conséquent ces étapes doivent être respectées selon le calendrier agricole qui tient compte du temps de croissance de la plante. Une fois que ce calendrier agricole n'est pas respecté, la plante peut subir une mauvaise croissance végétative ou, dans le pire des cas, la plante dégénère. Or à Vong-Nah, les paysans transformés en manœuvres agricoles sont obligés de prendre soin des champs des patrons en temps opportun. De ce fait, leurs propres champs sont délaissés. Ceci dans la mesure où le paysan ne peut au même moment être dans son champ et dans celui de son patron. Par conséquent, il est obligé de finir avec le travail de son patron avant d'entamer ce qui lui est propre. Le temps qu'il passe dans le champ de son patron impacte sur ses propres cultures car elles connaissent un retard de croissance. Le retard de croissance à son tour affaiblit la productivité.

Par ailleurs, certains manœuvres ne parviennent pas à faire leur propre champ parce qu'ils sont occupés dans le champ du patron. C'est le cas d'un manœuvre permanent qui affirme que : *« je n'ai pas pu faire mon propre champ de soja parce qu'il fallait que je finisse d'abord avec celui du chef. Une fois que j'ai terminé pour lui, le temps de semis était déjà passé. J'ai eu peur de réaliser un mauvais rendement et j'ai seulement laissé »* (Entretien réalisé avec un manœuvre permanent à Vong-Nah 1 le 19 août 2019). Ceci étant, *« La situation est particulièrement grave pour les petits paysans qui ne cultivent plus jamais leur champ au bon moment ; de ce fait, ils ont moins de récolte et sont condamnés à s'employer la fois prochaine »* (Ela 1982 :101).

Effets pervers du troc à Vong-nah.

L'accessibilité des paysans aux intrants agricoles au moyen du troc a favorisé la rupture du stock alimentaire des paysans, la surexploitation des paysans et le renfermement de ceux-ci dans un cycle d'endettement.

1. La rupture de stock alimentaire

A Vong-Nah, l'échange de l'engrais ou de l'argent contre du maïs favorise la rupture du stock alimentaire. La rupture du stock peut être comprise dans ce cadre comme la rareté des produits vivriers

notamment, le maïs. En effet, le fait pour les paysans de rembourser leurs dettes (dettes d'engrais ou dettes financières) exclusivement par le maïs vide leurs grainiers et entraîne dans le village une pénurie alimentaire qu'on peut qualifier d'insécurité alimentaire. Selon nos enquêtes, un quart d'hectare de maïs produit en moyenne huit sacs lorsque le champ est bien entretenu. Or un sac d'engrais est échangé contre trois sacs de maïs. Lorsque le paysan rembourse sa dette d'engrais, il ne lui reste plus que cinq sacs sur un quart d'hectare. Cependant, la culture du maïs ne nécessite pas que l'utilisation d'engrais, mais aussi des pesticides et des herbicides. Pour acquérir ces intrants, le paysan se trouve encore dans l'obligation de contracter la dette soit 5000 FCFA remboursable par un sac de maïs. Ainsi, lorsque toutes ces charges sont couvertes par ses propres récoltes, il ne va lui rester que quatre sacs sur un quart d'hectare cultivé.

Il faut noter que le paysan ne s'endette pas uniquement pour effectuer les travaux agricoles, mais aussi pour ses besoins fondamentaux. Ceci étant, à chaque fois que le paysan rembourse sa dette, son stock de maïs se vide. C'est dans cette logique qu'un paysan affirme que : « *l'agriculture que nous pratiquons n'est qu'une garantie pour rembourser nos dettes* » (Entretien avec un paysan à Ourodarra le 14/08/2019).

En outre, à la question de savoir : qu'est ce qui cause la famine dans le village ? Un paysan répond : « *c'est l'échange entre le maïs et l'engrais car cela vide notre grenier* ». Entretien avec un paysan à Ourodarra le 14/08/2019. Nous pouvons ainsi comprendre que le troc des intrants contre le maïs engendre l'insécurité alimentaire, ce d'autant plus que le maïs est l'aliment de base des paysans de cette localité.

2. La surexploitation

Les paysans de Vong-Nah à travers le troc sont victimes de la surexploitation. On entend par surexploitation : « *l'action d'exploiter de façon excessive* ». [https:// contl.fr](https://contl.fr) « def » surexploitation. Consulté le 06-12-2019 à 11h 33min. En effet les valeurs d'échange des marchandises échangées sont inéquitables du point de vue monétaire. On entend par valeur d'échange « *le rapport quantitatif selon lequel, des valeurs d'usage d'une espèce s'échangent contre les valeurs d'usage d'une autre. Telle quantité d'une marchandise s'échange régulièrement contre telle autre quantité d'une autre*

marchandise. » (Karl Marx 1919 :32). Le rapport quantitatif des marchandises est inéquitable. Ceci dans la mesure où, le maïs échangé du point de vue monétaire vaut trois fois de plus que l'engrais. Vu que trois sacs de maïs s'échangent contre un sac d'engrais. Pourtant, le sac de maïs coûte plus cher que le sac d'engrais. Cette inéquité qui caractérise le troc à Vong-Nah est source d'accumulation pour les agriculteurs en soulier vernis et source de paupérisation pour les paysans. A travers le troc, le paysan est dépossédé du fruit de son labeur d'autant plus que ce système d'échange vide le grenier du paysan. De ce fait, le paysan se retrouve avec une quantité minimale de produits agricoles qui couvrent à peine ses dépenses. En d'autres termes, le troc est une source d'exploitation paysanne dans la mesure où la rente agricole profite aux cultivateurs en souliers vernis plutôt qu'aux paysans ; ceci dans la mesure où le paysan vide son stock pour pouvoir rembourser sa dette d'engrais. Dans ce contexte, le paysan est exproprié de la rente foncière qui lui est dû, par conséquent il est réduit à la pauvreté.

3. Endettement cyclique des paysans : effet pervers de la pratique du troc

L'introduction du troc sous ses multiples formes a plongé les paysans dans un cycle d'endettement continu. En effet, pour accéder aux intrants agricoles (semences, engrais, herbicides, fongicides), les paysans contractent auprès des commerçants des dettes d'intrants remboursables uniquement par les produits de récoltes. Ces dettes sont devenues à Vong-Nah récurrentes et cycliques. C'est dans cet ordre d'idée que, Moulende Fouda en analysant les mécanismes de financements en milieu rural affirme que :

Se procurer des semences sélectionnées, utiliser les engrais et fongicides, des tracteurs et des outils importés, coûte cher ; même si l'on peut faire appel à une coopérative. Les systèmes de prêts enchainent les producteurs au cycle de l'endettement et de l'usure. Le crédit apparaît à cet effet comme un outil essentiel de financement des activités de production (2003 : 29).

À la période de famine, ces paysans contractent les prêts d'argent auprès de ces commerçants et fonctionnaires pour pouvoir s'acheter les vivres. À la rentrée scolaire, les paysans contractent encore les dettes chez ces mêmes gens pour acheter les fournitures scolaires aux enfants. Toutes ces dettes ne sont remboursables qu'en termes de produits agricoles (maïs, mil ou arachide). Le troc maintient ainsi le paysan dans un cycle d'endettement.

Impact de la prise en main du circuit de commercialisation par les agriculteurs en souliers vernis sur les paysans

La confiscation du circuit de commercialisation par les néo-cultivateurs a aggravé l'affaiblissement des revenus paysans et l'insécurité alimentaire.

1. L'affaiblissement du revenu paysan

La prise en main du circuit de commercialisation par les cultivateurs en souliers vernis a pour conséquence l'affaiblissement du revenu paysan. On entend par revenu paysan le gain agricole qu'il obtient après la vente de ses produits de récolte. L'agriculture étant sa principale source de revenu, le paysan après sa récolte met une bonne partie de ses récoltes sur le marché afin de se faire de l'argent pour assouvir d'autres besoins. Mais, force est de constater que, pendant la commercialisation de ses récoltes, le paysan ne réalise pas assez de bénéfice à cause non seulement du prix bas de la marchandise qui n'est d'ailleurs point fixé par lui mais aussi et surtout de la baisse tendancielle du prix de la marchandise. Ces facteurs affaiblissent le revenu paysan. C'est dans ce sens que la FAO laisse remarquer que : « *Cette baisse des prix a d'abord entraîné une baisse, plus que proportionnelle, du revenu des petites exploitations, dont elle aggravait l'appauvrissement et accélérât la disparition* » (2003 :10). Le prix de la marchandise fixé par les néo-cultivateurs est très bas. Par conséquent, il est défavorable pour les paysans car ce prix parfois couvre à peine ses dépenses réalisées pour produire ses récoltes.

En effet, pour faire un quart de maïs, le paysan, par faute de moyens, doit prêter un sac d'engrais remboursable par trois sacs de maïs. En plus, il doit également fournir les produits phytosanitaires qui vont le valoir un montant de 5000 FCFA environ qu'il prête d'ailleurs pour

rembourser par un sac de maïs. Le paysan se retrouve avec une dette d'au moins quatre sacs de maïs. Or, un quart du hectare produit en moyenne huit sacs de maïs si le champ est bien entretenu. Sur ces huit sacs, au moins quatre sacs sont destinés à rembourser sa dette. Donc le paysan se retrouve avec quatre sacs dont le coût total de vente lui revient à 24000 FCFA. Dans cette somme d'argent, le paysan devrait s'acquitter de sa dette de transport de la marchandise du champ vers la maison, de la dette de transport de l'engrais vers le champ, de la dette d'égrainage, il devra s'acquitter des impôts qui varient de 2500 à 3500 FCFA selon les années. Après cette analyse des dépenses faites pour réaliser un quart de maïs et du prix de vente par sac, on se rend compte que le paysan après avoir commercialisé, ne réalise qu'un bénéfice insignifiant, et par conséquent, le paysan se retrouve avec un revenu faible sinon misérable. De ce fait, la fixation du prix de la marchandise, puisqu'il est bas profite aux cultivateurs en souliers vernis plutôt qu'à ces derniers.

Par ailleurs, comme le font remarquer les paysans, au fur et à mesure que les années passent, le prix des produits de récolte chute dans leur localité. Cette baisse tendancielle des prix affaiblit le revenu paysan. La baisse tendancielle affaiblit non seulement le revenu du paysan, mais aussi et surtout affaiblit son pouvoir d'achat. C'est dans ce sens que la FAO fait état de ce que :

Pour la masse des paysans en culture manuelle des pays en développement, la baisse tendancielle des prix agricoles réels qui se poursuit depuis plus de cinquante ans a d'abord entraîné une baisse de leur pouvoir d'achat. Cette baisse tendancielle des prix se poursuivant, les paysans qui n'ont pas pu investir et réaliser des gains de productivité significatifs passent en dessous du seuil de renouvellement économique de leur exploitation : leur revenu monétaire devient insuffisant pour tout à la fois renouveler leur outillage et leurs intrants, acheter les quelques biens de consommation indispensables qu'ils ne produisent pas eux-mêmes (2003 :10).

Pourtant, pour sortir de la pauvreté, les paysans non subventionnés, ont besoin de prix agricoles suffisants non seulement pour survivre, mais encore pour investir et pour progresser. En sommes, la fixation du prix profite aux cultivateurs en souliers vernis plutôt qu'aux

paysans. Plus le prix de vente est bas, plus ces derniers gagnent. C'est dans ce sens qu'Ela affirme que : « *les élites dirigeantes préfèrent s'approprier la rente agricole au lieu d'inciter les producteurs par des prix élevés* ». Il poursuit en disant que « *la pauvreté rurale est dû au prix trop bas imposé par l'Etat* » (1990 :109). Les bas prix des denrées alimentaires affaiblissent les revenus paysans.

2. Insécurité alimentaire

Pour mieux comprendre la notion d'insécurité alimentaire, il faut partir de la notion de sécurité alimentaire. Pour la FAO cité par Tamira Salomon « *la sécurité alimentaire est une situation où tous les individus ont à tout moment, selon leur préférence et leur goût, accès à une nourriture saine et nutritive qui leur permet de rester actif et en bonne santé* » (Tamira 2015 :14).

Pour Azouley et Milan, la notion de sécurité alimentaire met en relief trois dimensions « *la disponibilité des denrées alimentaires, la stabilité des approvisionnements dans le temps et dans l'espace et l'accès pour tous les individus aux denrées disponibles* » (1993 :9).

Selon le MINADER, la sécurité alimentaire implique quatre dimensions : « *la disponibilité, la stabilité, l'accessibilité et la qualité nutritionnelle* » (2006 : 4). La sécurité alimentaire peut donc être comprise comme une situation de permanence d'aliments pour un individu ou un groupe donné.

L'insécurité alimentaire quant à elle renvoie à un état de déficience ou de rupture d'aliments nécessaire à un individu ou un groupe donné.

Selon Azoulay. Milan, elle peut être chronique ou saisonnière. L'insécurité alimentaire chronique se caractérise par les individus et les groupes qui souffrent en permanence d'une alimentation déficiente c'est-à-dire qui ne peuvent satisfaire de manière permanente leurs besoins nutritionnels. Ces individus et ces groupes ne peuvent ni produire, ni acheter les denrées dont ils ont besoin ni en qualité, ni en quantité suffisante. (1993 :157) Pour eux, « *On parle d'insécurité alimentaire temporaire pour décrire l'impossibilité temporaire de certains groupes de populations à accéder à des régimes alimentaires adéquats* ». Ce type d'insécurité alimentaire est celui vécu par les paysans de Vong-Nah pendant une période donnée appelée période de soudure ou de famine. Cette période s'étale généralement du mois de mai au mois d'août. Cette période de soudure est la conséquence

directe de la commercialisation des produits de récolte. En effet étant donné que les prix des produits de récolte sont très bas, les agriculteurs en souliers vernis achètent en grande quantité les produits en périodes de récolte et les exportent du village. Ce qui entraîne en un moment donné, une rupture de stock chez le paysan. Cette rupture provoque la famine dans le village.

Pendant cette période, les paysans n'ont plus de vivres et sont parfois contraints d'acheter leurs vivres au marché à un prix très élevé de celui auquel ils vendaient pendant les périodes de récoltes. C'est dans ce sens que Ela laisse remarquer que : « *en période de pénurie ou de soudure, il n'est pas rare que le paysan soit obligé de payer plus cher ce qu'il a vendu à vil prix à des commerçants frauduleux* » ; il poursuit « *les famines du sabel ont ainsi fait la fortune de nombreux spéculateurs* » (1990 :111).

Conclusion

En sommes, la location de grandes surfaces de terres par les néo-cultivateurs s'est accompagnée des effets pervers tels que la dépayssannisation, la prolétarianisation et le chômage paysan qui à leur tour maintiennent le paysan dans la pauvreté. L' on se rend également compte que, les cultivateurs en souliers vernis ont introduit le salariat agricole et la paie en nature afin d'obtenir une main d'œuvre abondante. Pourtant au paravent, la main d'œuvre était essentiellement familiale ou basée sur l'entraide. Mais avec l'entrée de nouveaux acteurs dans le secteur agricole, la main d'œuvre est devenue payante. Ce changement s'est accompagné des effets négatifs tels que l'exploitation paysanne, la perturbation du calendrier agricole paysan. Ces effets concourent tout simplement à la paupérisation paysanne. Pour ce qui est de l'institution du troc, les néo-cultivateurs recourent à cette forme d'échange du fait de son caractère inéquitable. Dans ce système, l'une des parties impliquées dans l'échange gagne toujours plus que l'autre. Alors, les agriculteurs en souliers vernis ont réintroduit ce système dans le mode de vie des paysans de Vong-Nah afin de gagner assez de bénéfices au détriment des paysans. Cette pratique a favorisé l'insécurité alimentaire. La prise en main du circuit de commercialisation par les cultivateurs en souliers vernis quant à elle s'est accompagnée de l'affaiblissement du revenu paysan. Ce d'autant plus que la fixation des bas prix par les néo-cultivateurs et la baisse tendancielle des prix ont fragilisé le marché paysan.

Bibliographie

Asselain Jean-Charles, 2009, « Le capitalisme : mutation et diversité », problèmes économiques. La documentation française, N°349.

Azoulay Gérard . et Dillon Jean-Claude, 1993, *la sécurité alimentaire en Afrique : Manuel d'analyse et d'élaboration des stratégies*, ACCT-Karthala, Paris.

Boudon Raymond, 1977, *Effets pervers et ordre social*, PUF, Paris.

Buisson-Fenet Emmanuel, 1997, « Qu'est-ce qu'un chômeur » ? Dans Vacarme, n° 4-5.

Delorme Pierre, 1996, « Evolution du salariat en agriculture ». Dans Économie rurale, N°67.

Ela Jean-Marc, 1982, *L'Afrique des villages*, Karthala, Paris.

Ela Jean-Marc, 1990, *Quand l'Etat pénètre en brousse ... les ripostes paysannes à la crise*, Karthala, Paris.

FAO, 2003, *Programme de lutte contre la faim. Une action sur deux fronts pour lutter contre la faim : mesure à prendre en priorité dans les pays et au niveau international*, n°1, Rome.

Grawitz Madéleine, 1999, *Lexique des sciences sociales*, 7e édition, Dalloz, Paris.

Maximilien Rubel, 1962, « La conception du prolétariat chez Marx », Communication au 5^{ème} congrès mondial de Sociologie, Washington.

Mendras Henri, 1992, *La fin des paysans*, 1ère édition, Arles, éd. Actes Sud, collection Babel.

MINADER, juillet 2006, *stratégie de développement du secteur rural. Synthèse du volet agriculture et développement rural*.

Motaze Akam, 2009, *le social et le développement en Afrique*. Paris, L'Harmattan.

Schwartz Alfred, 1967, *la problématique de la main d'œuvre dans le sud-ouest Ivoirien et le projet pâte à papier*, CEDID-ORHOSTOM.

Moulende Fouda Thérèse, 2003 « *Les mécanismes de financement en milieu rural camerounais. Une analyse des déterminants de la demande de services financiers des ménages* », thèse de doctorat en sciences économiques, université de Versailles saint-quentin-en-Yvelines.

Tamira Salomon, 2015, « Programme National de Sécurité Alimentaire (PNSA) et gestion de la faim en milieu rural au Tchad : cas du village

Kolobo », mémoire de master, Sociologie, Université de Ngaoundéré.

Wajnsztejn Jacques, 2007, *Après la révolution du capital*, L'Harmathan, Paris.

Dictionnaire la toupie, www.toupie.org» Dictionnaire), Consulté le 08/10/2019.

[https:// contl.fr](https://contl.fr) « def » surexploitation. Consulté le 06-12-2019 à 11h 33min.